

Le sable

« Quel temps fait-il en ce moment à Noirmoutier ? demanda ma tante. — Oh ! il fait doux, très doux, répondit ma mère. Là-bas, il ne gèle jamais, c'est une île avec son microclimat. C'est pourquoi nous avons planté deux myosotis, un sur le devant de la maison, l'autre, derrière, non loin de la terrasse. — Oh ! vous en avez de la chance. Moi, j'avais essayé une fois, mais ici il n'a pas survécu au premier hiver. Le gel l'a tué... Mais le sable, dis-moi Thérèse, il paraît que c'est vraiment effrayant le problème du sable, là-bas ? — Oui, c'est vrai... Tout fout le camp. Le sable s'en va, et tout part avec lui... Même les fondations de la maison sont menacées. — Oh ! Ce n'est pas vrai ! Grand Dieu, Thérèse, dis-moi que ce n'est pas possible ! — Mais si ! Mais si ! ajouta ma mère. Un jour la maison va s'effondrer ou basculer comme les blockhaus qu'il y a sur la plage. — Tu entends ça, dit ma tante à son mari, Thérèse dit que la maison de Noirmoutier menace de s'effondrer. » Mon oncle se retourna. Il discutait d'architecture avec un autre de mes oncles. « Excuse-moi, je n'ai pas entendu, dit-il. — Je te disais que la maison de ton frère risque de s'effondrer. — Ah bon ! répondit-il fort étonné. Pourtant, nous y sommes allés il y a quinze jours et je n'ai rien remarqué. — Mais je ne te parle pas de la maison d'Orléans, mais de celle de Noirmoutier ! répliqua ma tante, un peu énervée de n'être jamais entendue. — Ah ! d'accord, je comprends mieux, mais si tu veux, Bichette, dit mon oncle en mettant son index devant sa bouche, nous pourrions en parler tout à l'heure... Nous discutons en ce moment d'un investissement que Bertrand voudrait faire. » Et sans même attendre de réponse, mon oncle se retourna. « Ah ! qu'est-ce qu'il m'énerve quand il m'appelle Bichette, dit ma tante en regardant ma mère ; on n'a plus vingt ans que je sache ! » Une autre de mes tantes, un petit peu ronde, s'approcha : « Quoi ! Dis-moi que ce n'est pas vrai, la maison ne menace quand même pas de s'effondrer ? Rassure-moi ! Dis-moi que tu exagères ! » Ma mère, sentant qu'elle avait peut-être un peu exagéré, ou que la discussion prenait une tournure dramatique, voulut temporiser. « En tout cas, si on ne fait rien, si on n'agit pas tout de suite, ça pourrait bien nous arriver ! — Qu'est-ce qui pourrait bien vous arriver ? reprit Christie, ma tante aux formes épanouies, qui voulait être sûre de savoir de quoi on parlait. — Bah ! que la maison s'effondre, dit ma mère. L'année dernière on a passé tout l'été à niveler le sable que Paul-Henri a fait venir. Tout l'été, on n'a fait que ça, rien d'autre. Et après, on a planté des arbres, une forêt d'arbres pour retenir le sable. — Ah bon, c'est vraiment à ce point, dit ma tante, je ne croyais pas que c'était aussi grave

que cela. — Je ne sais pas pourquoi, mais quand je dis quelque chose, on ne me croit jamais, ajouta ma mère, on croit toujours que je dis n'importe quoi ou que j'exagère. » Mes deux tantes se regardèrent. « Mais comment vous avez fait pour le sable ? demanda une de mes tantes. — On l'a fait venir par camion du continent. Et pas qu'un seul ! Je ne me rappelle plus combien au juste... mais plusieurs... un grand nombre... Il faudrait demander à Paul-Henri, il le saura, il le saura forcément puisqu'il note toujours tout. Il note tout dans des cahiers. Il en a plein un tiroir ; il a des cahiers pour tout. Il faut toujours qu'il note tout. Le moindre centime qu'on dépense ou que je dépense est noté dans un cahier. — Mais le sable, la coupa ma tante, vous ne craignez pas qu'il disparaisse à nouveau ? — Si, bien sûr, c'est pour cela que Paul-Henri a construit une palissade au fond du jardin, une palissade pour retenir le sable. — Elle fait quelle hauteur cette palissade ? demanda Christie, inquiète et curieuse. — Deux mètres cinquante ou trois mètres, je ne sais plus, répondit ma mère, Paul-Henri doit savoir la hauteur exacte, c'est lui qui l'a faite. — Ah bon, c'est lui qui l'a faite ! Ça doit être un travail énorme que de construire une palissade destinée à retenir plusieurs tonnes de sable, dit mon autre tante. — Oui, un travail énorme, mais Paul-Henri s'ennuie pendant les vacances, et il ne supporte pas de rester à ne rien faire. Alors il faut bien qu'il s'occupe ! » Mes deux tantes sourirent. « Ah ! pour sûr, c'est une occupation ! Ce n'est certainement pas Bertrand qui passerait toutes ses vacances à construire une palissade. Et... par curiosité, elle est en quoi cette palissade ? — En dalles de béton. Oui, c'est ça... en dalles de béton. C'est Paul-Henri qui les a coulées. — Et comment il a fait ? — Oh, c'est simple, il avait loué une bétonneuse, et tous les jours il faisait du ciment. » Une de mes tantes sourit et ne put s'empêcher de demander : « Et les voisins, ça ne les dérangeait pas ? » Ma mère sourit à son tour. « Si, bien sûr, surtout que Paul-Henri commençait à six heures du matin ! — À six heures ! s'exclama ma tante. — Oui, à six heures ! confirma ma mère. — Et vous n'avez pas eu de problèmes avec les voisins ? — Si, bien sûr, depuis ils ne nous parlent plus. (Mes tantes échangèrent un sourire de connivence.) Mais tu connais Paul-Henri, tu as vu comme il est bâti, il impressionne, il fait peur, les gens n'osent pas trop se frotter à lui. — Quel ours quand même ! dit Marie, la plus jeune de mes tantes, je plains sincèrement les voisins, ça doit être horrible de passer des vacances à côté de chez vous. — Oh ! fit ma mère un peu vexée, s'il fallait toujours que l'on pense aux voisins, on ne ferait jamais rien. Et eux, quand ils mettent de la musique, est-ce qu'ils viennent nous demander la permission ? Jamais ! Alors, pourquoi est-ce que nous on devrait avoir besoin de la leur. Et puis Paul-Henri ne va quand même pas travailler en pleine chaleur, il risquerait

d'attraper une insolation. — Oui, oui, bien sûr, dit Marie, ne voulant surtout pas que la conversation dérape. — Et puis, reprit ma mère, toujours un peu énervée, qu'est-ce qu'ils font eux pour retenir le sable ?... Rien, absolument rien. Ils sont là toute la journée, allongés à bronzer dans leurs chaises longues pendant que Paul-Henri travaille. Ils n'ont jamais rien fait pour retenir le sable. Ce sont des incapables ; ils n'ont même pas été capables de planter quelques arbres ou des plantes grasses pour essayer de retenir le sable. Ils ne sont bons qu'à pleurer, à dire qu'ils se sont fait avoir, qu'ils n'auraient jamais dû acheter à La Guérinière. » Une autre de mes tantes, Paula, qui avait suivi toute la conversation, mais sans y prendre part, crut opportun de dire : « Au moins, vous avez toujours le club Mickey, c'est vraiment très bien pour les enfants. On peut les laisser au club une journée et en profiter pour faire autre chose. — Mais non ! répondit ma mère, le club Mickey a lui aussi disparu. Si ça continue comme ça, on aura bientôt plus de plage. — Je ne comprends pas de quoi vous parler, dit une de mes tantes. — Ils ont... ou, pardon, ils avaient, dit Paula, un club Mickey sur la plage, à deux pas de chez eux. La dernière fois, quand nous sommes allés les voir, on avait déposés les filles au club... Comme ça, on avait pu souffler un peu, et aller se promener entre adultes. On a été visiter le château de Noirmoutier. On a pu voir le fauteuil dans lequel le général d'Elbée a été fusillé. On peut encore voir les trous laissés par les balles qui ont traversé son corps. — C'était qui ce général ? demanda une de mes tantes. Je ne suis peut-être pas très instruite, ajouta-t-elle en souriant, mais c'est bien la première fois que j'entends ce nom. — C'était le généralissime des armées royales et vendéennes soulevées contre la Révolution française, répondit Paula. Il fut défait à la bataille de Cholet par Kléber et courut se réfugier sur l'île de Noirmoutier où il sera arrêté deux mois plus tard. — Eh bien, on en apprend des choses avec toi, dit Marie en tapant amicalement de la main sur le genou de Paula. Mais pourquoi ne pas emmener les filles, c'est l'Histoire de France ? — Oh ! elles sont quand même en vacances, toute l'année on surveille étroitement leurs devoirs... On les corrige, on les aide. Alors, on a décidé qu'elles avaient bien le droit de souffler un peu pendant les vacances. Elles préfèrent quand même être à la plage ou à jouer avec des camarades de leur âge que de visiter des musées. On ne veut quand même pas avoir l'air de les tyranniser ! ajouta Paula en souriant. — Je m'excuse, dit alors Christie, mais je ne suis pas sûre d'avoir bien compris pourquoi le club Mickey avait disparu ? — Le sable, répondit alors ma mère. Le sable, il n'y a plus de plage. Dès que la mer monte, la plage disparaît maintenant presque entièrement. Bientôt, si ça continue comme ça, il n'y aura plus du tout de plage. Les gens seront obligés de rester chez eux, dans leur jardin. — Mais

comment est-ce possible ? Où est-ce qu'il est parti ce sable ? — Oh ! j'en sais rien, dit ma mère en levant les bras, comment est-ce que je pourrais savoir où est passé le sable ? — Vous êtes sur une île, peut-être est-ce là la cause ? suggéra une de mes tantes. — Je ne sais pas... j'en sais rien. Après, il y en a qui commencent à dire que le draguage pourrait être l'une des causes. — Je vais encore avoir l'air d'être ignorante, dit Marie, mais c'est quoi le draguage ? — Il faudrait demander à Paul-Henri, il t'expliquerait tout cela mieux que moi. » Marie leva la tête et regarda en direction des frères. « Tu les as vus, ils sont encore en grande discussion, il vaut mieux ne pas les déranger. Allez, Thérèse, explique-moi ce que tu en sais. — Eh bien, il y a des bateaux au large qui pompent le sable, et à force de pomper... — Bah alors ! c'est comme les Shadocks ! » dit Christie en éclatant de rire. Elle tenta toutefois de se contenir en mettant sa main sur sa bouche, mais c'était plus fort qu'elle, elle n'arrivait pas à s'empêcher de rire. Bientôt elle fut prise d'un fou rire contagieux qui ne tarda pas à gagner toutes mes tantes. « Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? demanda alors un de mes oncles en se retournant. On aimerait bien rire nous aussi. — Rien, rien, c'est la foire aux andouilles, on a quand même le droit de s'amuser entre femmes », répondit Christie, puis se tournant vers ma mère : « Excuse-moi Thérèse, je ne sais pas ce qui m'a pris, je te promets, je ne recommencerai pas... Allez, continue... reprends tes explications s'il te plaît, c'était très bien ce que tu disais... C'est moi qui suis folle ; je dois avoir un petit grain là-dedans, ajouta encore Christie en souriant et en pointant son index contre sa tempe. — Je vous expliquais, reprit ma mère, que d'immenses paquebots avec des bras de succion énormes sillonnent les côtes et aspirent des quantités incroyables de sable... et que bientôt il n'y aura plus de sable. — Plus de sable ! s'exclama Marie. Je ne veux pas être méchante avec toi, Thérèse, mais là, je pense que tu as dû louper une partie des explications ! ajouta-t-elle en éclatant à son tour de rire. — Mais non, dit ma mère, c'est vrai. Si vous ne me croyez pas, vous avez qu'à demander à Paul-Henri. — On ne peut pas les déranger. Ils sont en pleine discussion tous ces hommes ! dit Paula en soufflant. Ils discutent de choses importantes... ils ne vont pas être contents si on les dérange. — Paul-Henri ! » cria ma mère. Mon père se retourna. « Elles me prennent pour une folle parce que je leur dis que bientôt il n'y aura plus de sable. » Mon père sourit. « Oui, c'est vrai, même si dit comme cela, ça paraît incroyable. — Alors, vous voyez bien que j'avais raison ! dit ma mère. — Plus de sable ! s'exclama Christie, mais c'est impossible avec tous les déserts qu'il y a sur la planète. — Mais ce sable est impropre à la construction, dit mon père. Les grains de sable des déserts sont ronds, ils ont été sans cesse balayés par les vents et les

grains ne s'agrègent pas ensemble. Ce que l'on bâtit avec le sable du désert ne tient pas et s'effondre très vite. Il faut du sable de rivière ou de mer, les grains présentent des aspérités et s'agrègent très bien. — Paul-Henri, t'es avec nous ou avec les femmes ? dit un de mes oncles en souriant, mais d'une voix ferme. — Excusez-moi, mais le devoir m'appelle, dit mon père en se retournant. — Alors, vous voyez bien que j'avais raison ! dit ma mère. — Du calme, Thérèse, tu ne vas pas t'en tirer à si bon compte, dit Marie. Tu nous avais dit qu'il n'y avait plus de sable, mais sans nous dire que tu parlais du sable réservé à la construction. — Et alors, qu'est-ce que ça change ? dit ma mère un peu énervée et ne sachant plus que dire. — Bah ! si ! ça change tout, tu as entendu ce que vient de dire ton mari adoré, dit Marie. — Mon mari, oui, dit ma mère, mais adoré, certainement pas, il y a longtemps qu'on ne s'entend plus. » Marie, ne voulant surtout pas que la discussion parte dans cette nouvelle direction, reprit : « Revenons à nos moutons, Thérèse... Si je comprends bien, d'immenses paquebots, aux larges des côtes, aspirent des quantités incroyables de sable destinées au secteur du bâtiment, et cela menace les plages de disparition... — C'est cela, c'est bien cela, la culpa ma mère. On ne s'en rend pas compte, mais le sable prélevé dans les fonds marins crée des immenses trous qui seront petit à petit comblés sous l'effet des vagues et des courants... Et c'est le sable de nos plages qui s'en va pour les combler. — Si c'est vrai, c'est effrayant ! lâcha Christie. — Bien sûr que c'est vrai, dit ma mère. D'ailleurs en Floride, toutes les plages disparaissent. Et l'année dernière, on a été au Maroc en vacances. Eh bien, il n'y avait plus de plage devant l'hôtel... Que de la roche friable et des trous, c'est tout ce qu'il restait. Alors que tous les habitants nous ont dit qu'il y a dix ans il y avait là une plage magnifique. — Ah ! je crois que j'en ai entendu parler, dit Paula. Une amie m'avait raconté l'histoire. Visiblement, ils ont prélevé au large des quantités incroyables de sable pour ériger des complexes touristiques au pied des plages... Et, ironie du sort, dix ans après il n'y a plus de plage. C'est une catastrophe écologique et économique, puisque les touristes ne viennent plus. » Marie, assise confortablement sur sa chaise, croisa les doigts de ses mains, puis leva les bras au-dessus de sa tête, s'étira et bâilla longuement. « Excusez-moi, mais j'ai un petit coup de barre avec tout ce qu'on a mangé à midi. C'est incroyable comme on mange chez les Gourion... On ne fait que ça. Dans ma famille, on ne mange pas autant. On peut se réunir en famille sans systématiquement faire un grand repas. » Marie regarda sa jupe et glissa sa main à l'intérieur. « Je parie que j'ai encore pris un kilo ! s'exclama-t-elle. À chaque repas que l'on fait, je peux être sûre en rentrant que la balance affichera un kilo de plus. — Mais oublie donc la balance ! dit Christie. Notre corps nous

appartient... On n'est quand même pas nées avec pour seule vocation de plaire aux hommes. — Ah ! c'est toi qui dit ça, reprit Marie. Mais toi, tu as de la chance, on sait que Bertrand aime les rondeurs. Mais ce n'est pas le cas du mien. J'ai déjà remarqué comment il regarde les femmes minces... Et je n'ai pas envie qu'il me fasse une infidélité. J'ai déjà vu toutes les femmes qui l'entourent à son cabinet. Alors, j'aime mieux prendre mes précautions et je ferai tout pour rester désirable aussi longtemps que possible. — Je m'excuse de vous couper, dit Paula, mais je repense au problème du sable... et je me demandais d'où provenait le sable des plages ? Et ne se renouvelle-t-il pas ? — Thérèse, tu sais ? demanda Marie tout en écarquillant les yeux. — D'où vient le sable ? dit ma mère, non, j'en sais rien !... Vous me faites marcher, c'est comme l'histoire de la poule et de l'œuf, le sable c'est le sable, il a toujours été là depuis que Dieu a créé la Terre et le Ciel. — Non, non, Thérèse, je parle sérieusement, reprit Paula, le sable n'a pas toujours existé, il doit sans doute provenir de la désagrégation des roches... Tu ne veux pas demander à ton mari pour voir ce qu'il en dit ? — Tu n'as qu'à lui demander toi-même, dit ma mère. Pourquoi c'est toujours à moi de tout faire ? — Bah ! c'est quand même ton mari, c'est pour cela que je trouve normal que ce soit toi qui lui demandes. » Marie vit alors passer un de mes petits cousins qu'elle attrapa au passage par un bras. — Aïe ! qu'est-ce que tu me veux ? Tu me fais mal ! Pourquoi tu me pinces ? — Ah ! qu'est-ce qu'ils sont douillets les Gourion ! s'exclama-t-elle. Tu veux gagner un chocolat ? — Un chocolat gros comment ? demanda l'enfant. — Gros comme ça ! lui répondit Marie en lui montrant une petite mandarine sur la table. — Qu'est-ce que je dois faire ? — Ton tonton ne te fait pas peur ? — Lequel ? — Ah ! parce qu'il y en a un qui te fait peur ? — Non, aucun ! dit fièrement l'enfant. — Alors, tu vas voir tonton Paul-Henri et tu vas lui demander d'où provient le sable des plages ? — C'est tout... et rien d'autre ? interrogea l'enfant, étonné. — C'est tout ! Allez ! Vas-y, on te regarde. » L'enfant marcha jusqu'au fauteuil de tonton Paul-Henri et tira sur sa manche. Paul-Henri se retourna. « Tonton, i' vient d'où le sable ? » Mon père étonné, regarda le petit bout de chou, se demandant sans doute qui étaient ses parents, car il n'arrivait jamais à s'en rappeler, pas plus que des prénoms d'ailleurs. L'enfant tira à nouveau sur la manche de mon père. « Alors, tonton, tu sais ? C'est tata qui veut savoir ! » Mon père releva la tête et vit que toutes ses belles-sœurs le regardaient. Paula reformula sa question et mon père répondit : « Je ne suis pas sûr, mais comme tu le dis, une grande partie du sable marin doit provenir de la désagrégation des roches. Cela part des montagnes, sous l'effet du gel ou de la pluie, le granit ou le grès va lentement s'effriter jusqu'à donner naissance à des

grains de plus en plus petits qui seront charriés par les ruisseaux, les rivières et les fleuves jusqu'aux littoraux, si toutefois ils y parviennent. C'est un lent processus, il faut des centaines voire des milliers d'années avant que le petit grain de sable n'atteigne le littoral... Et, pour répondre à ta deuxième question, la réponse est non. Non, le sable de ces plages ne se renouvelle pas, car, avec tous les barrages que nous avons construits, le sable ne peut plus atteindre le littoral et se retrouve bloqué derrière tous ces barrages. » Christie fit une grimace de dégoût. « Mon Dieu, ce n'est pas vrai, il n'y a pas une journée où je n'apprends pas quelque méfait de l'homme. Mon Dieu, quelle planète allons-nous laisser à nos enfants ! — Christie, s'il te plaît, ne nous démoralise pas un jour de fête ! dit Marie. — Mais c'est vrai quoi, on est en train de foutre la planète en l'air et la seule chose que nous faisons, c'est de vivre comme si de rien n'était. Tu vois, un jour, Marie, tu m'as demandé pourquoi j'avais cessé d'aller à l'Église. Eh bien, tu as là une partie de la réponse. L'Église nous berce d'illusions en nous faisant croire que le monde est éternel. L'Église est devenue dangereuse, car en nous berçant d'illusions, elle nous empêche de prendre pleinement conscience des très graves menaces qui pèsent sur notre planète. Le christianisme nous a conditionnés. De façon inconsciente, nous pensons tous plus ou moins que nous nous en sortirons, qu'il n'y a pas vraiment de danger. Alors que si nous ne changeons pas nos modes d'existence, l'humanité pourrait bien disparaître à court terme. — Oh ! Christie ! Ne nous sors pas ta tirade sur la fin du monde un jour de fête ! s'exclama Paula. Retourne donc en Inde dans ton ashram. » Pendant que ces dames discutaient, le petit bout de chou, lui, pensait au gros chocolat qu'on lui avait promis. Aussi tira-t-il sur la manche de Marie, laquelle, exaspérée, finit par lui donner une petite tape sur la tête. L'enfant se mit aussitôt à brailler. « T'as fini à la fin de tirer sur ma manche. Tu vas finir par esquinter mon pull ! Et puis, tu ne vois pas qu'on est en pleine discussion ! » dit Marie, confuse que l'enfant pleure pour une si petite tape. « Ah ! ces Gourion, qu'est-ce qu'ils sont douillets ! » dit-elle pour la deuxième fois de l'après-midi. L'enfant courut se réfugier dans les jupes de sa mère. « Allez ! Ne fais pas le bébé. Ta tante est très gentille. Qu'est-ce que tu lui as donc fait ? » dit la mère. L'enfant était assis par terre, les genoux repliés sous lui et avait la tête enfoncée entre les jambes de sa mère. Il la releva et essuya ses larmes dans un pli de la jupe. « Tata m'avait promis un chocolat si je demandais à tonton Paul-Henri d'où provenait le sable... — Et tu ne l'as pas eu ! Et c'est pour ça que tu pleures ! Que vont donc penser tous tes petits cousins en te voyant pleurer ? Ils vont penser que tu es encore un bébé ! Allez, sèche tes larmes et va faire un bisou à ta tante. — Non ! dit le bout de chou, elle est méchante. — Oh ! regarde le gros

chocolat que Marie a dans les mains ! Je parie que c'est pour toi ! Et dépêche-toi, sinon Marie va le donner à quelqu'un d'autre. » À ces mots, l'enfant se retourna lentement, se releva et marcha tête baissée jusqu'à Marie. Il prit le chocolat sans la regarder et revint vers sa mère. — Ah ! non, pas comme ça ! Tu retournes voir ta tante et tu lui fais un bisou pour la remercier, sinon je te jure que tu ne mangeras pas le chocolat. » L'enfant s'exécuta et fit un gros bisou sur la joue de sa tante.

À ce moment, Roland, mon grand-oncle, se tourna vers moi et je compris qu'il voulait me dire quelque chose. Il était très âgé et ne parlait presque plus. Il s'était considérablement voûté avec les années, si bien qu'il disparaissait presque entièrement sous la table. De loin, enfoncé dans son fauteuil, on aurait dit un nain, alors qu'il n'en était rien, seul le poids des années lui donnait cette apparence. Roland était le scribouillard de la famille, appellation quelque peu péjorative qu'il avait reçue d'un de mes oncles, un jour où il se vantait d'avoir écrit un livre important ainsi que des Mémoires qui assureraient sa gloire et son immortalité. Roland était le plus cultivé de la famille, il avait beaucoup lu, mais n'avait pas un sou. Il était pour cela très jaloux de mes oncles, lesquels étaient tous assez fortunés sans cependant n'avoir jamais lu un livre. Il était la preuve vivante qu'être cultivé, ça ne paie pas. Heureusement, toutefois, que ce dicton n'est pas toujours vrai. Un de mes oncles avait donc dit un jour en souriant : « Roland, c'est le scribouillard de la famille, ce n'est qu'un petit gratte-papier qui n'a jamais rien publié ! » L'enfant que j'étais n'avait jamais oublié cette remarque qui avait quelque peu terni l'admiration que je portais à mon grand-oncle. Roland était capable de parler en latin, de réciter Cicéron ou Virgile et bien d'autres prouesses de ce genre. Il connaissait aussi très bien les grands écrivains du XVIII^e siècle qui avaient précédé la Révolution française. Il les citait tout le temps, principalement Voltaire. Mais à quoi cela servait-il d'être aussi cultivé si c'était pour se faire taxer de scribouillard ? L'enfant que j'étais à l'époque ne souhaitait donc qu'une chose : acquérir une solide culture comme le grand-oncle, mais aussi tout faire pour ne jamais devenir le nouveau scribouillard de la famille.

Mon grand-oncle se tourna donc vers moi. Il avait dans la main une petite poignée de sable qu'il avait prise dans un des cactus de ma grand-mère. « David, me chuchota-t-il à l'oreille, la pensée c'est comme le sable... » Je hochai la tête pour lui faire comprendre que je ne voyais pas au juste ce qu'il voulait dire. Il reprit : « David, je crois que tu aimes bien écrire et que tu as déjà écrit quelques nouvelles... » Je fis oui de la tête tout en me demandant où il voulait en venir. « Mais attention David, écrire peut être dangereux... » Je ne voyais vraiment pas

où il voulait en venir, et laissais paraître sur mon visage une moue qui montrait toute ma perplexité. « Rien de plus dangereux pour l'homme que d'écrire, reprit-il, car, si d'un côté l'on devient plus grand, plus humain, plus vrai, de l'autre on prend de plus en plus conscience de son impuissance, de la relativité de tout ce qui peut émerger d'une pensée sans fondement absolu. Car, au fur et à mesure que celui qui écrit creuse, il prend de plus en plus conscience que tout n'est que sable, que tout lui glisse entre les doigts et qu'il ne peut rien affirmer... Alors que pour un animal le monde est réel, pour lui il est devenu irréel, car tout est toujours remis en question. Il n'existe pas de base absolue à partir de laquelle il puisse affirmer quoi que ce soit... c'est là le drame de l'homme ! » Je ne partageais pas tout à fait le point de vue de Roland, et m'apprêtais à lui répondre lorsque Paula s'exclama : « Regardez les filles ! Regardez Roland ! Voilà où part le sable ! Roland est en train de faucher le sable du cactus de mémé ! » Roland, qui détestait être l'objet de plaisanterie, même lorsqu'elles étaient anodines, s'empressa de remettre le sable là où il l'avait pris. Peu après, la soirée se termina sans que je ne pusse jamais dire à Roland ce que je pensais des idées qu'il avait exprimées.

Pendant plusieurs années, la palissade que mon père avait érigée pour retenir le sable tint bon. Il faut dire que mon père ne faisait jamais dans la demi-mesure. Les dalles en béton qu'il avait coulées étaient impressionnantes. Mais seraient-elles de taille à lutter contre les assauts de l'océan qui année après année emportaient irrémédiablement plage et dune ? Il faut dire que les promoteurs, attirés par l'appât du gain, construisent toujours le plus près possible des plages, ignorant complètement que celles-ci sont des organismes vivants qui suivent un cycle naturel, reculant et s'aplanissant en hiver pour mieux absorber l'énergie des vagues. Or, si nous construisons au pied des plages, celles-ci ne peuvent plus reculer en hiver et deviennent la proie des vagues qui les emportent au large. Un soir, donc, vers vingt-deux heures, le téléphone sonna. « Qui cela peut-il être ? grommela mon père. A-t-on idée de déranger les gens à une heure pareille ? » Mon père saisit le combiné et dit « Allô ! » d'un ton ferme et sans se présenter comme il le faisait habituellement. C'était le gardien du village où mes parents avaient leur résidence secondaire. Je pris le petit écouteur, curieux d'entendre ce qui justifiait un appel si tardif. « Je voulais vous informer M. Gourion qu'il y a eu une grosse tempête sur l'île la nuit dernière et que plusieurs toitures ont été arrachées. Mais, rassurez-vous, pas la vôtre... » Mon père ne disait rien, mais j'avais l'impression de ressentir toute la tension qui l'habitait. Il faut dire que je partageais son angoisse. « ...Oui, je disais que plusieurs toitures ont été arrachées rue du Grand Large ; elles ont été emportées par une tornade. Toutes les maisons

de cette rue ont été touchées, une porte de garage a été arrachée, des cheminées sont tombées, bref... il y a beaucoup de dégâts... — Mais notre maison, vous dites qu'elle n'a rien. — Non, non, absolument rien. » Mon père poussa un ouf de soulagement. Ma mère fit de même, ce qui me fit sourire, car sans écouteur, je me demandais ce qu'elle pouvait bien comprendre. Je lui dis à mi-mots qu'il y avait eu une grosse tempête sur l'île mais que notre maison n'avait rien. « Tu vas te taire à la fin, me dit mon père. Je n'entends pas ce que le gardien est en train de dire. » Je me tus immédiatement et recollai l'écouteur à mon oreille. Je compris que je m'étais réjoui trop vite, car le gardien était en train d'expliquer à mon père qu'une des grandes dalles en béton de la palissade avait cédé et que beaucoup de sable était parti. Mon père devint tout pâle. « Mais rassurez-vous, M. Gourion, vous avez de la chance, votre maison est en hauteur, elle a été construite sur une dune, vous ne risquez pas d'être inondé, ce n'est pas comme ceux qui sont en bas, rue de la Plage... je n'aimerais pas être à leur place... » Mon père avait à peine raccroché qu'il s'exclama : « Quel idiot ce gardien ! Ils ont vraiment embauché un bon à rien. Ils ont voulu faire une bonne action en embauchant un chômeur de longue durée, qui plus est un parisien qui ne connaît rien à la vie sur une île. Résultat ! On ne peut jamais lui faire confiance. À chaque fois qu'il y a une tempête ou un autre problème, on est obligés de se déplacer pour constater par soi-même l'étendue des dégâts. »

Je compris à ces derniers mots que nous irions sous peu à Noirmoutier. Et, dès le week-end suivant, mon père me demanda de régler mon réveil à deux heures du matin afin d'être prêt à partir à trois heures pile. Connaissant la sévérité de mon père, à trois heures tapantes, j'étais fin prêt et ma valise était déjà dans le coffre. Il y avait peu de monde sur la route, ce n'était pas un week-end chargé, nous étions encore en hiver. Mon père roula très vite, comme à son habitude, et nous mîmes à peine plus de quatre heures pour arriver sur l'île. Le jour n'était pas encore levé et il faisait encore nuit noire. Aucun lampadaire n'était allumé en cette saison, par souci d'économie. Seuls les phares de la voiture nous permettaient de voir quelque chose. « I' fait aussi noir que dans le cul d'une vache ! dit ma mère. — Comment tu le sais ? dis-je. Tu as déjà regardé dans le cul d'une vache ? » Ma mère sourit. « Tu ne connais pas cette expression ? Ma mère disait toujours ça quand on était à la campagne, à la ferme. — Commencez donc à décharger la voiture au lieu de discuter ! dit mon père. — On attendait que tu ouvres, répondit ma mère. — Je ne trouve pas les clefs ! Bon sang ! Où les ai-je mises ? grogna mon père... Veux-tu bien me tenir la lampe en dirigeant le faisceau vers le fond de la boîte à gants... Mais, bon sang ! où sont donc passées ces clefs ? J'étais pourtant bien sûr de les

avoir mises dans la poche de mon manteau. » Ma mère secoua le manteau que mon père avait retiré. On entendit un bruit de clefs. Elle retourna le manteau et le trousseau de clefs tomba sur le goudron de la route. Mon père sourit. « Tu veux toujours que tes manteaux ou tes vestes aient plein de poches... et après, tu en as tellement que tu ne sais plus dans laquelle chercher... Et c'est pas la première fois que ça t'arrive ! Et heureusement qu'on les a retrouvées sinon tu aurais bien été capable de m'accuser ! » Mon père prit le trousseau de clefs et se dirigea vers la porte, ayant auparavant enjambé le portillon. Ma mère se plaignit : « Tu ne pourrais pas d'abord ouvrir le portillon. Je ne vais quand même pas passer toutes les affaires par-dessus le portillon. » Pour une fois, mon père dut se dire que ma mère avait raison et il revint vers nous. « Éclaire-moi ! » me dit-il en me tendant la lampe torche. Je l'éclairai du mieux que je pus pendant qu'il cherchait la bonne clef. Il y en avait tellement qu'il mit un certain temps avant de la trouver. Mon père avait la manie des gros cadenas, il en mettait partout. Il avait toujours peur que quelqu'un touche à ses affaires. Le portillon ouvert, il nous laissa pour se diriger aussitôt vers la porte d'entrée principale. Il eut un peu de mal à l'ouvrir, car le bois avait travaillé. Ici, avec l'air marin, tout s'esquintait très vite. J'entendis mon père dire : « C'est dingue ! la porte est déjà esquintée alors que je l'ai changée il y a deux ans... Je me demande bien dans quel état je vais retrouver les volets ! » Mon père se trouvait à une bonne dizaine de mètres de nous et nous ne l'entendions pas très bien. Ma mère qui n'avait pas beaucoup de voix crut nécessaire de crier pour lui répondre : « T'as qu'à faire comme les autres : mettre des volets et des portes en PVC ! — Tu sais bien ce que j'en pense du PVC. Et puis pourquoi t'as besoin parler aussi fort ? Tu veux réveiller tout le quartier ! — Qui veux-tu que je réveille ? Personne n'est assez idiot pour venir ici en plein hiver ! — Eh bien, détrompe-toi, dit mon père un peu fâché, quand on a une belle maison de vacances comme la nôtre, il faut savoir faire des concessions et ne pas hésiter à se déplacer quand il y a un problème... ou pour l'entretenir. — Sauf que les autres, ils viennent seuls, rétorqua ma mère, ils n'obligent pas leur femme à venir avec eux à chaque fois. » Mon père ne répondit rien et dit juste : « C'est ouvert ! Je vais aller ouvrir l'eau et mettre l'électricité. » Pendant ce temps-là nous commençâmes à décharger le coffre en posant les affaires sur le sol. D'un seul coup le hall d'entrée s'illumina. Je pris deux valises, une dans chaque main et me dirigeai vers l'entrée. Mon père inspecta rapidement les lieux et ressortit : « La maison a tenu bon, dit-il en souriant. Je suis monté voir les chambres. Il n'y a aucune trace d'humidité. Si des tuiles avaient été arrachées ou cassées par la tempête, cela se verrait, il y aurait des traces sur les murs... Mais bon, attendons

quand même qu'il fasse grand jour avant de conclure... Vous avez qu'à continuer de décharger la voiture. Je vais aller voir au fond du jardin l'état de la palissade et la quantité de sable qu'on a perdue. » Pour aller au fond du jardin, c'était un peu compliqué, du moins si l'on ne passait pas par la grande baie vitrée du salon. Il fallait emprunter le chemin de servitude qui séparait notre terrain de celui du voisin. C'était une servitude de passage destinée aux personnes qui voulaient se rendre à la plage, sauf que le terrain était tellement en pente que personne ne l'empruntait. De plus, le voisin avait fini par la condamner, car ceux qui s'y risquaient faisaient s'ébouler le sable. Nombre de servitudes de passage avaient ainsi été condamnées dans le village, certains s'étant même appropriés les chemins. Mon père, extrêmement respectueux des lois, militaire oblige, ne s'appropriera jamais le chemin, ce qu'il aurait pu faire car le voisin avait ceint sa propriété d'un grand mur. Chose comique alors, toujours par respect des lois, mon père construisit à l'entrée du chemin une belle porte en maçonnerie et en chêne massif qu'il peignit en bleu. Cette porte était si jolie, si attirante, que les touristes ne manquaient pas de la remarquer et se pressaient pour l'emprunter, ignorants qu'ils étaient que le chemin avait été bouché à son autre extrémité par le voisin, et cela, bien avant même que nous ne fussions propriétaires. Il n'était donc pas rare en été d'observer de notre terrasse des touristes perdus, courant sur notre propriété et ne sachant par où sortir. Voilà où la stricte observance des lois avait mené mon père !

Mais revenons à nos moutons... Mon père partit donc inspecter la palissade. Pendant ce temps-là, j'explorai un peu la maison. Il y avait des hannetons morts un peu partout, des hannetons bruns, *Anoxia villosa*, l'anoxie velue de Jean-Henri Fabre. L'été, je les voyais parfois voler en grand nombre à la tombée de la nuit, autour d'un grand tamaris. Je supposais, bien que je ne fusse jamais là à cette période, qu'à la fin de l'été, quand les températures chutaient, les hannetons se réfugiaient dans les maisons en empruntant les conduits de cheminée. Bientôt, j'aperçus sur le sol, dans un coin, derrière le buffet, un magnifique hanneton marbré blanc et noir. À la taille de ses feuillets antennaires, je sus que c'était un mâle. Je courus le montrer à ma mère. « Regarde maman le magnifique hanneton que j'ai trouvé ! — Si tu crois que je n'ai que ça à faire ! s'exclama-t-elle sans même le regarder. — Mais regarde maman comme il est beau ! Je suis sûr que tu n'en as encore jamais vu un comme ça. Tu te rends compte, il est presque aussi gros que mon pouce. » Ma mère daigna tourner la tête. « Mais c'est pas un hanneton ! Qu'est-ce que tu racontes ! — Mais si maman, c'est un hanneton marbré, *Polyphylla fullo*. C'est même un mâle ! — Et pis quoi encore ! I' t'a

montré sa quéquette ? dit ma mère en riant, persuadée que je la faisais marcher. — Mais non maman, ce n'est pas une blague, j' te jure. Regarde, il a sept grands feuillets antennaires alors que la femelle n'en a que six, et ils sont beaucoup plus petits. — En tout cas, dit ma mère, tu ferais mieux de commencer à ranger tes affaires, parce que si ton père te voit avec ces bestioles dans les mains, ça risque encore de mal finir ! — D'accord ! dis-je en soupirant, je monte ranger ma valise. — T'aurais pu aller avec lui voir l'état du mur, ajouta-t-elle alors que j'avais déjà gravi plusieurs marches des escaliers. — Non... ça ne me disait rien. Il me fait vraiment trop peur. On ne sait jamais comment il va réagir. »

De retour dans ma chambre, je commençai à vider ma valise et à mettre mes affaires dans mon armoire. Je décidai d'ouvrir fenêtre et volet pour aérer un peu, pour chasser un remugle de moisi. Je rabattis le lourd volet en bois contre le mur et le fixai à l'aide d'un crochet. Ma mère avait raison, il faisait aussi noir que dans le cul d'une vache, on ne voyait pas à un mètre. Tout à l'heure, dès que le jour commencera à poindre, on apercevra au loin les moulins de La Guérinière. J'ai toujours aimé les regarder, voir le soleil lentement se coucher derrière les moulins. Toutefois, je notai que mes yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité et que des ombres commençaient à se détacher. Je ne saurais dire pourquoi mais un sentiment d'inquiétante étrangeté m'envahit. Il me semblait apercevoir au pied du mur de la maison un grand trou d'ombre noire. Je me baissai davantage et attendis encore un peu que mes yeux s'habituent à l'obscurité. D'un seul coup, je fus saisi d'effroi en comprenant ce dont il s'agissait. Une partie de la dune s'était effondrée avec la chute de la palissade. Il y avait un grand trou au pied de la maison qui allait visiblement jusque sous la maison. Comme notre maison était en hauteur, je me demandai si les prédictions de ma mère n'étaient pas en train de se réaliser. Pareil au blockhaus qui était sur la plage, notre maison allait basculer. C'est incroyable, me dis-je, que la chute d'une dalle de la palissade tout au fond du jardin ait pu engendrer de tels dégâts, une telle perte de sable. Mon père avait pourtant planté une forêt d'arbres pour retenir le sable ; mais visiblement cela n'avait pas suffi ! Je crus alors percevoir la voix de mon père qui semblait dire : « Mon Dieu... mon Dieu... dans quel état est le jardin. » Il était loin, je ne le voyais pas. Il avait dû se rendre directement au fond du jardin par le chemin de servitude, avant de remonter lentement vers la maison. J'eus soudain peur que mon père me voie et rentrai à l'intérieur de la pièce, puis courus voir ma mère en dévalant quatre à quatre les escaliers. « Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-elle en remarquant mon air ahuri. — Ouvre la baie vitrée, tu vas voir ! — Qu'est-ce qui se passe ? Tu me fais peur ! » Sans attendre que ma mère réagisse, j'ouvris la

grande baie vitrée qui donnait sur le derrière de la maison. Immédiatement, ma mère poussa un cri d'horreur. « Mon Dieu, la maison va s'écrouler ! il y a un grand trou sous la maison !... Il faut qu'on sorte tout de suite !... Où est donc ton père ? J'espère qu'il ne lui est rien arrivé ! ajouta-t-elle affolée. — Je suis là... » C'était la grosse voix de mon père. On ne le voyait toujours pas et j'avais beau chercher parmi les ombres, je ne reconnaissais pas sa silhouette. Bientôt, il parut. « Qu'est-ce qu'on fait ? dit ma mère. On va à l'hôtel ? — Pourquoi tu veux aller à l'hôtel ? demanda calmement mon père. — Mais tu ne vois pas que la maison va s'écrouler ! s'exclama ma mère. Moi, je ne reste pas une minute de plus ici. » Mon père essaya de la calmer. « Mais non, la maison ne va pas s'écrouler !... — Tu dis n'importe quoi ! Tu as regardé le trou qu'il y a sous la maison !... Moi, je te dis que je ne reste pas une minute de plus dans cette baraque ! J'ai vu ce que c'était que d'être enseveli sous les décombres. J'ai vu les voisins être ensevelis sous les décombres pendant les bombardements de Saint-Nazaire ! Je n'ai pas survécu aux bombardements de Saint-Nazaire pour finir enterrée sous cette baraque !... » Je sentais que ma mère perdait complètement les pédales. Je dois dire que je n'en menais pas large non plus. Seul avec ma mère, il était clair que j'aurais sans doute paniqué comme elle et que nous aurions couru prendre une chambre dans un hôtel. Mais même si je n'aimais pas mon père, force m'était de reconnaître qu'il était plus qu'habile de ses deux mains. Je savais qu'il était capable de construire entièrement une maison de A à Z, il nous l'avait déjà prouvé, comme je savais qu'il était également capable de démonter entièrement un moteur de voiture, de le réparer et de remonter le tout. Il était encore capable de bien d'autres prouesses manuelles. Il était pour cela naturel que je lui accorde ma confiance. « Qu'est-ce que tu penses qu'il va se passer ? demandai-je alors. Tu es vraiment sûr que nous ne risquons rien à dormir ici. — Mais non, c'est plus impressionnant que dangereux. Demain, je vais couler une nouvelle dalle de béton, puis je ferai venir deux ou trois camions de terre. Tant pis si la terre est chère, mais je commanderai ce qu'il y a de mieux. Deux ou trois camions de terre permettront aux arbres de mieux s'enraciner, et vous verrez qu'il n'y aura pas de prochaine fois. — Tu es bien sûr de toi, dit ma mère quelque peu rassurée, mais qu'est-ce qui te dit que tu ne te trompes pas ? Tu ne possèdes pas la science infuse ! — Je ne t'ai jamais dit que je possédais la science infuse... Mais ce dont je suis sûr, c'est que la maison ne va pas s'écrouler ! Tu as vu la largeur qu'elle fait ! Et elle doit faire pas loin de dix mètres de profondeur ! Alors ce n'est pas parce qu'il manque un mètre ou deux de sable sous la maison qu'elle va basculer ! — Bon, si tu le dis, finit par dire ma mère. »

Dans les jours qui suivirent, mon père fit exactement ce qu'il avait dit qu'il ferait. Je l'aidai. Du moins, j'essayai de faire au mieux ce qu'il me disait de faire. Je fus étonné, car pas une fois il ne m'engueula. Au contraire, après que j'eusse réussi à extraire du sol la souche d'un pin que la tempête et l'effondrement de la dune avait brisé, il me dit « C'est bien », lui si avare de compliments. Peu après, je m'autorisai une pause et m'assis sur un rondin qui servait de tabouret. Je regardai au loin les moulins. J'en apercevais trois... En relevant la tête dans la direction de ma chambre à coucher, je repensai à l'autre soir... non, à l'autre matin, quand nous sommes arrivés. Je me rappelai avoir d'un seul coup reculé dans ma chambre, de peur d'être aperçu par mon père. Je me rappelai qu'à cet instant j'avais eu très peur qu'il me voie, car je craignais que l'étendue des dégâts ne l'ait mis hors de lui, ne le fasse sortir de ses gonds et qu'il se mette dans une grande colère, et pour finir que cette colère nous retombe dessus, à ma mère et à moi. Eh bien, pour une fois, je m'étais trompé... oui, trompé. Ah comme j'étais heureux de m'être trompé ! Mieux encore, je l'avais aidé et il m'avait même félicité. C'est drôle, pensai-je, mais cette disparition du sable, cet effondrement de la dune... la grande dalle de béton qui avait cédé... Bref, je me surprénais à penser que tous les éléments de cette tragédie allaient plutôt me laisser un bon souvenir... étrange ironie du sort.

Je relevai la tête et regardai au loin les moulins. Le ciel commençait à rougeoier. Bientôt le soleil allait se coucher derrière les moulins...

